Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 45

Artikel: A nos lectrices
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187203

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les colporteurs, gens à la fois très hardis et très habiles à dissimuler, sont des marcheurs infatigables. Déguisés en marchands ambulants, avec une pacotille de bibelots et d'étoffes grossières, ils viennent chercher à l'imprimerie les journaux, brochures ou proclamations, qu'ils dissimulent avec une adresse surprenante dans les plis des étoffes qu'ils colportent. Puis ils partent, parcourant à pied les plus grandes étendues de chemin et s'arrêtant dans les villages pour y vendre quelques objets.

Ils traversent ainsi l'Allemagne et franchissent en véritables contrebandiers les lignes de la douane russe, pour traverser sans se faire connaître, la Pologne, où ils seraient mal accueillis par un peuple dont le patriotisme et la foi catholique excluent toute participation aux menées ténébreuses des révolutionnaires russes. Ce n'est qu'en Russie que les colporteurs nihilistes commencent à accomplir leur besogne. On voit alors le marchand sortir furtivement d'entre les plis de l'étoffe qu'il vend, les imprimés qu'il distribue dans les chaumières; et les paysans russes, obéissant en aveugles, à une tradition étrangement enracinée dans toutes les classes de la société, qui oblige le sujet le plus dévoué à ne jamais dénoncer un conspirateur, laissent s'éloigner tranquillement l'émissaire des assassins du tzar qu'ils adorent.

. . . . . .

Tandis que ceux des conspirateurs qui sont investis d'une autorité quelconque, vivent assez largement, la plupart des nihilistes réfugiés à l'étranger, sont sans autres ressources que celles allouées par les comités locaux. Ils logent par groupes de 4 ou 5 dans des chambres qu'ils meublent de la façon la plus primitive. Un ou deux lits en fer, une table, un réchaud, et dans un coin les ballots tout ficelés, formant, avec quelques instruments de chimie et des livres spéciaux, le mobilier de faux étudiants.

Jusqu'à deux heures du matin, ils travaillent avec acharnement, soit à la rédaction de proclamations, soit à la confection de formules de chimie, soit enfin, manuellement, à des essais du même genre. A cette heure-là, ils se couchent; mais l'un d'eux veille pendant quelques heures, relevé dans cette faction par un des dormeurs dont il prend alors la place; et c'est seulement vers midi qu'ils sont réveillés par le dernier veilleur. Ils prennent alors en commun un repas dont le menu ne le cède en rien à celui des plus mauvaises gargottes. »

A nos lectrices.

Je viens vous entretenir, Mesdames, d'une découverte des plus utiles, et qui vous intéressera certainement. — Parmi les divers objets qui nous sont nécessaires dans le ménage, le linge est peut-être celui qui demande les plus grands frais et la plus constante sollicitude, car il est aussi difficile à entretenir, que coûteux à remplacer. L'admettre d'une blancheur douteuse, dans ses armoires ou sur ses tables, constituerait un moyen d'économie, mais qui ne peut être toléré par une femme jalouse de la propreté de son intérieur. Or, entre les cendres qui ne blanchissent qu'imparfaitement le linge, et la potasse, le chlore, l'eau de javelle qui le brûlent, nul, jusqu'ici, ne pouvait choisir.

Eh bien, Mesdames, après de longues recherches et des expériences répétées pendant des années, on est arrivé à la découverte d'un produit qui présente les avantages les plus incontestés. C'est la **Lessive-Phénix,** dont notre Hôpital cantonal et l'Asile de Cery viennent de faire l'essai. Voici ce que nous lisons dans un rapport de l'Econome de ce dernier établissement :

« Outre la blancheur particulière donnée au linge et la suppression du dégrossissage, la **Lessive-Phénix** ne paraît pas devoir altérer les tissus comme les autres matières. A ces qualités s'ajoute un autre avantage, l'économie réalisée sur le combustible. Précédemment, le coulage du linge durait 10 heures, tandis qu'avec le nouveau procédé, 4 heures suffisent complètement. »

La quantité à employer varie suivant les cas. Pour les personnes habituées à l'emploi des sels de soude, mettre la même quantité du nouveau produit. Pour celles qui font usage de cristaux, mettre moins de moitié, c'est-à-dire 1 kilog. de Lessive-Phénix, au lieu de 2 1/2 kilog. de cristaux. Faire fondre dans l'eau bouillante, verser sur le linge, puis couler au cuvier ou dans les lessiveuses, comme avec les cristaux ou les sels de soude.

Lorsqu'on ne coule pas la lessive et qu'on fait simplement bouillir le linge, il y a grand avantage à employer cette préparation; il suffit d'en prendre 100 grammes pour 10 litres d'eau, de les faire dissoudre à l'eau bouillante, de jeter cette eau sur le linge et de laisser bouillir. Laver ensuite le linge comme d'habitude, dans l'eau de lessive, sans brosse ni savon. — **Voir aux annonces.**

Deux écrivains français, MM. Copin et Rissler, viennent de commencer la publication d'une série de récits de la guerre franco-allemande, qui ne peuvent manquer d'avoir grand succès. Le premier vient de paraître sous le titre : *Un Te Deum Alsacien.* Nous le reproduisons après quelques abréviations, vu le peu d'espace dont nous disposons. — La scène se passe dans la petite ville de M..., en Alsace, occupée par l'ennemi.

Un soir, à une heure assez avancée, le maître de chapelle Richter, qui demeurait hors de la ville, fut tout à coup appelé à se rendre immédiatement auprès de M. le curé. Ne pouvant s'expliquer ce qui était arrivé, et supposant quelque fâcheux événement, il prend son chapeau et sa canne, puis s'achemine à grands pas vers le presbytère.

Laissons maintenant parler les auteurs.

Le curé Schlegel était un beau vieillard de soixante-dix ans. Ses cheveux abondants étaient d'une blancheur de neige, et son regard dénonçait la franchise et la loyauté. Sur sa poitrine était attaché un petit bout de ruban rouge, digne récompense de cinquante ans de dévouement et de charité.

Le digne vieillard était curé de M... depuis plus de quinze ans, et il n'y avait pas un pauvre dans toute la paroisse qui n'eût à se louer de ses bienfaits.

Ce soir-là, le curé Schlegel était très pâle.

— Ah! c'est vous, mon bon Richter, dit-il au musicien qui entrait en écarquillant ses petits yeux, pour mieux voir quelle étonnante surprise lui était réservée. Entrez, et refermez la porte derrière vous.

Richter exécuta de point en point les ordres du curé.

— J'avais bien besoin de vous voir, mon ami, reprit le curé, sous le coup d'une violente émotion dont il ne se sentait pas maître; j'avais bien besoin de vous voir pour causer.